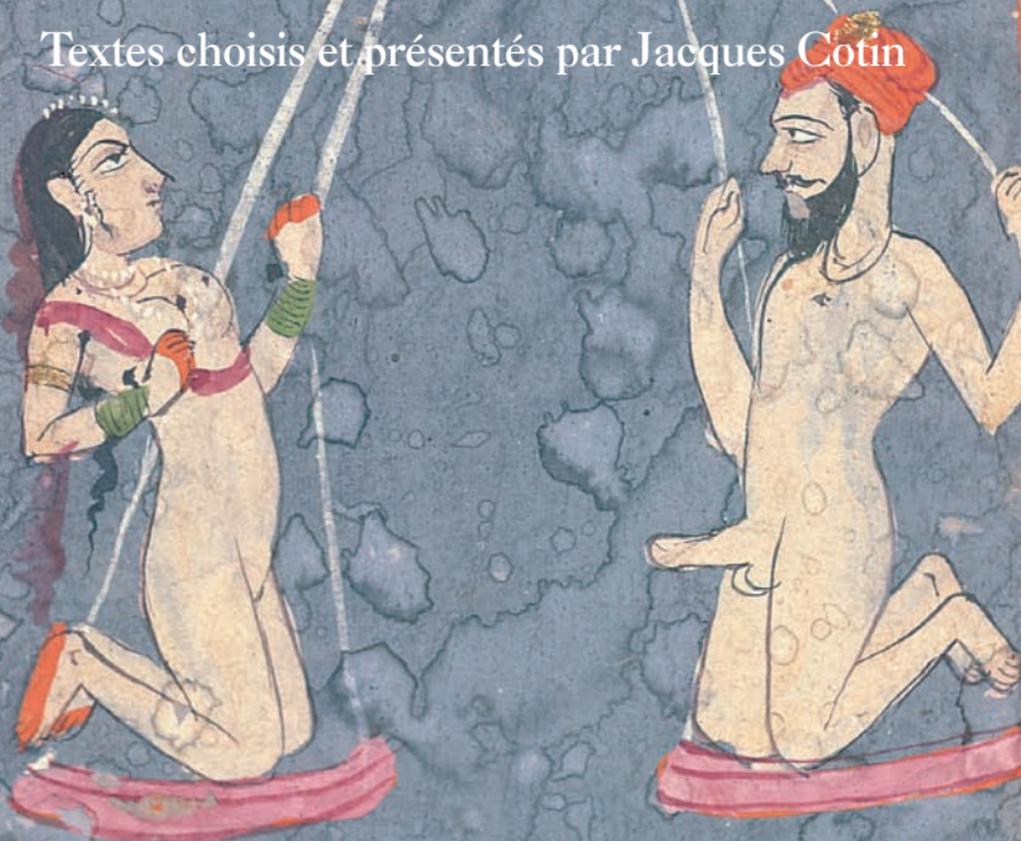


DICTIONNAIRE DES POSTURES AMOUREUSES

Textes choisis et présentés par Jacques Cotin



Picquier poche

Extrait de la publication

DICTIONNAIRE
DES
POSTURES AMOUREUSES

*Textes choisis et présentés
par Jacques Cotin*



*Éditions
Philippe Picquier*



*Quand ils se découvrirent nus, ils pénétrèrent dans le Pavillon.
Là, curieux, leurs corps déclinèrent les figures de l'amour.*

© 2001, Editions Philippe Picquier

Mas de Vert
B.P. 150
13631 Arles cedex

Illustrations intérieures : D.R.

En couverture : miniature érotique indienne, XVIII^e siècle,
collection privée
Photo © Roland et Sabrina Michaud / Agence Rapho

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 2-87730-546-5
ISSN : 1251-6007

POSITIONS ET PROPOSITIONS

L'Atlas britannique Penguin évalue à 120 millions le nombre des coïts humains chaque jour dans le monde.

Le Monde du jeudi 29 juin 2000, « En vue ».

Bien avant que Diderot ne fasse explicitement parler les sexes dans ses *Bijoux indiscrets*, les corps ont pris la parole. Car le sexe éprouve une invincible répugnance à se taire. Il se dit, répète, radote même ; par nature bavard, il vient investir nos corps nocturnes d'étranges défroques comme celle de la Bête des contes qui cherche à déflorer quelque Belle. A travers lui, notre part animale – ce qui nous *animalise* – revient. Nous sommes nés de *cela*, et cette scène d'où nous venons nous hante. Si le sexe tient un discours si incessant et si prodigieux, ce n'est peut-être après tout que pour tenter de nous faire toucher ce néant d'où nous venons¹. Non content de parler, le sexe se met

1. Pour tout ceci, voir Pascal Quignard, *Le Sexe et l'effroi*, Folio, 1994, p. 9 et suiv. Voir aussi Agustina Izquierdo, *L'Amour pur*, POL, 1993, p. 71 : « L'homme a été formé du limon de la terre et de la poussière du temps. De même la terre, avant l'homme, avait été tirée du néant et du rejet des astres. Il n'y a donc qu'un peu de limon entre le néant et l'homme, et qu'une paroi de boue entre rien et nous-mêmes. Il n'y a qu'un peu de temps entre la lueur solaire

aussi en représentation, c'est-à-dire en images : « Dans une lumière magique, religieuse, esthétique ou fantasmagorique, l'acte sexuel et le jeu des corps sont représentés en tous lieux : la villa des mystères à Pompéi, les peintures du Bernin, de Boucher, de Fragonard, de Füssli, de Bellmer et de mille autres, l'art sacré de l'Inde, le dessin des Japonais, les romans de la vieille Chine, les mystères d'Eleusis, telle secte gnostique comme celle des borborites, etc. Au commencement même de l'humanité, la sexualité distribuée déjà ses images, par exemple dans les grottes de Lascaux ou dans celles de Piauí au Brésil. Chaque fois qu'il y a sexualité, il y a représentation. [...] Il est possible que la sexualité humaine soit indiscernable de sa propre peinture, du discours qu'elle profère sur elle-même. On ne peut guère faire l'amour sans dire, ou se dire, qu'on est en train de le faire¹. » Bien souvent d'ailleurs le texte engendrera l'image quand ce n'est pas elle qui viendra susciter le récit. A cet égard, l'aventure des *Sonnets luxurieux* de l'Arétin et des peintures de Jules Romain est exemplaire. Le XVIII^e siècle européen sera l'âge d'or de cet accord entre un texte et ce que l'éditeur choisit d'en donner à voir dans des gravures². Celles-ci ne se contentent pas de la seule mise en

et la nuit de l'abîme. Nous étreignons, quand nous aimons, cette vitre de boue. »

1. Gilles Lapouge, article « Pornographie » dans l'*Encyclopædia universalis*.

2. Jean-Pierre Dubost a traité cette réactivation de la tradition antique à partir de la Renaissance italienne dans deux remarquables études : l'une a été publiée en appendice à son édition de *L'Académie des dames*, dans la même collection (Editions Philippe Picquier, 1999) : « Du texte à l'image. Statut de la représentation érotique et libertine », p. 259 et suiv. ; l'autre dans le tome I des *Romanciers libertins du XVIII^e siècle*, Bibliothèque de la Pléiade, 2000 : « Notice sur les gravures libertines », p. LXIII et suiv.

montre de telle scène, mais elles viennent le plus souvent l'accompagner quasi musicalement : il n'est pas rare en effet que les planches, passant de livre en livre, retrouvent à leur insu un sens qu'elles ne possédaient pas lorsqu'elles furent gravées, une fiction nouvelle fournissant une signification imprévisible à la gravure.

C'est bien ce qui passe dans l'Occident chrétien à partir de la Renaissance : l'Arétin, dans sa *Vie des nonnes*, fait l'inventaire d'une galerie de tableaux :

Dans le quatrième tableau étaient représentées toutes les façons et toutes les postures au moyen desquelles on peut enfiler et se faire enfiler ; et les nonnes, avant d'être lâchées en liberté avec leurs bons amis, sont obligées d'essayer au naturel les postures des peintures : cela pour qu'elles ne soient pas au lit comme ces coquecigrues qui se plantent là en quatre, sans odeur et sans saveur, de sorte que qui en goûte en a tout autant de plaisir que d'une platée de fèves sans sel ni huile.

Dans la même œuvre, il duplique la scène, mais cette fois avec un livre :

La lettre lue, je la repliai, et, avant de la cacher dans mon sein, je la baisai ; puis, retirant le paquet de son enveloppe, je vois que c'est un très beau livre de messe, ce que m'envoyait mon ami ; du moins je crus que c'était un livre de messe. Il est relié en velours vert, ce qui signifie amour, avec des cordons de soie. Je le prends en souriant, je le caresse de l'œil, je le baise partout, en déclarant que c'était le plus beau que j'eusse jamais vu, et je congédie le messager en lui disant d'embrasser mon maître pour moi. Restée seule, j'ouvre le livre pour lire le *Magnificat*, et aussitôt je vois qu'il est plein d'images où l'on se divertissait dans les postures pratiquées par les doctes nonnains. En regardant une, qui, exhibant sa boutique par le cul d'un panier sans

fond, se laissait tomber au bout d'une corde sur le gland d'un membre démesuré, j'éclatai de rire si fort, que je fis accourir une sœur : c'était une de celles avec qui j'étais le mieux apprivoisée, et comme elle me dit : « Que signifient ces éclats de rire ? » je n'eus pas besoin de recevoir l'estrapade pour tout lui conter. Je lui montrai le paroissien et nous le feuilletâmes toutes deux avec tant de plaisir, une telle envie nous prit d'essayer les postures des images, que force nous fut de recourir au manche de verre. Ma petite amie se l'arrangea si bien entre les cuisses, qu'on eût dit le machin d'un homme en arrêt devant l'objet de sa tentation. Je me jetai sur le dos, comme une de ces femmes du pont Sainte-Marie, mes jambes placées sur ses épaules, et elle, me le mettant tantôt du bon, tantôt du vilain côté, me fit vite achever ce que j'avais à faire ; puis, à son tour, elle prit la place que j'occupais, et je lui rendis mille pour un¹.

Si Brantôme ne s'inspire pas de ce passage de l'Arétin, il prend du moins comme référent explicite l'auteur des *Ragionamenti* :

Du temps du roi Henri troisième un gentilhomme fit un jour présent à sa maîtresse d'un livre de peintures où il y avait trente-deux dames grandes et moyennes de la Cour, peintes au naturel, couchées et se jouant avec leurs serviteurs peints de même et au naïf. Telle y avait-il qui avait deux ou trois serviteurs, telle plus, telle moins ; et ces trente-deux dames représentaient plus de sept-vingt [cent quarante] figures de celles de l'Arétin, toutes diverses. Les personnages étaient si bien représentés au naturel, qu'il semblait qu'ils parlassent et le fissent ; les unes déshabillées et nues, les autres vêtues

1. *Vie des nonnes*, trad. d'Alcide Bonneau, Editions Allia, 1995, respectivement p. 31 et 92.

avec mêmes robes, coiffures, parements et habillements qu'elles portaient et qu'on leur voyait quelquefois. Les hommes tout de même. Cette dame montra ce livre et le prêta un jour à une autre dame, sienne compagne et grande amie, laquelle était fort aimée et fort familière d'une très grande dame qui était dans ce livre. Elle le lui signala. Elle, qui était curieuse, voulut voir avec une autre grande dame, sa cousine qu'elle aimait fort, laquelle l'avait conviée au festin de cette vue, et qui était aussi de la peinture du livre, comme d'autres. La visite en fut faite fort curieusement, de feuillet à feuillet, sans en passer un à la légère, si bien qu'elles y consommèrent deux bonnes heures de l'après-dînée. Elle, au lieu de s'en fâcher, ce fut à elle d'en rire, et de les admirer, de les fixement considérer, et se ravir tellement en leurs sens sensuels et lubriques, qu'elles s'entremirent à s'entre-baiser à la colombine, et à s'entre-embrasser et passer plus outre, car elles avaient entre elles deux accoutumé ce jeu très bien¹.

Sorel, dans son *Histoire comique de Francion*, emprunte lui aussi ce passage obligé :

La dame me força de me relever et me mena par la main dans une grande salle dont les murailles étaient enrichies de peintures qui représentaient en diverses sortes les jeux les plus mignards de l'amour.

On le constate : dans tous les cas, la contemplation du tableau ou de la gravure non seulement enseigne, mais cette connaissance conduit à une pratique. Sorel poursuit en effet :

Vingt belles femmes toutes nues comme nous sorti-
rent, les cheveux épars, d'une chambre prochaine, et

1. *Recueil des dames, Poésies et tombeaux*, Bibliothèque de la Pléiade, 1991, p. 652.

s'avancèrent vers moi en faisant le colin-tampon sur leurs fesses. Elles m'entourèrent et s'en vinrent aussi frapper sur les miennes, de sorte que, la patience m'échappant, je fus contraint de leur rendre le change. Considérant à la fin que je n'étais pas le plus fort, je me sauvai dans un cabinet que je trouvai ouvert et dont tout le plancher était couvert de roses à la hauteur d'une cou-dée. Elles me poursuivirent jusque-là, où nous nous roulâmes l'un sur l'autre d'une étrange façon. Enfin, elles m'ensevelirent sous les fleurs où, ne pouvant durer, je me relevai bientôt ; mais je ne trouvai plus pas une d'elles, ni dans le cabinet, ni dans la salle¹.

Pas plus que l'Occident, l'Extrême-Orient n'échappe à l'appel des gravures. Dans le *Rouputuan* de Li Yu, Weiyangsheng se rend chez un libraire pour faire l'acquisition d'un album fort habilement illustré de trente-six peintures sur le thème des « trente-six palais » du poète Tang. De retour à la maison, il présente le livre à son épouse Yuxiang, qui refuse de le feuilleter avec lui. Car si l'époux compte le livre parmi les ouvrages de l'esprit, Yuxiang lui reproche sa dépravation, son infamie, la honte de ses nudités. « L'union des sexes n'est pas chose si morale que tu dis. Sinon, pourquoi les anciens, qui ont fondé et établi toutes choses, n'ont-ils pas ordonné de la faire au grand jour, au vu et au su de tous ? Pourquoi ont-ils prescrit de la faire dans l'obscurité de la nuit, qui enveloppe tout, aveugle le monde, et pour ainsi dire à la façon des voleurs² ? » Patrick Wald Lasowski, qui rappelle cet épisode du roman, note³ :

1. Dans *Romanciers du XVIII^e siècle*, Bibliothèque de la Pléiade, 1958, p. 150.

2. *De la chair à l'extase* (traduction du *Rouputuan*), Editions Philippe Picquier, 1996.

3. Introduction à *La Science pratique de l'amour*, Editions Philippe Picquier, dans la même collection, 1998, p. 7-8.

« C'est dans la lumière qu'il faut lire ce livre, car la pleine vue décuple le plaisir. Tel est le défi du livre de postures. Du tâtonnement il glisse à la maîtrise. Il installe le plein jour au cœur de la nuit. »

En mariant le texte et la gravure, la Renaissance italienne et l'édition postérieure ne faisaient rien d'autre que réactiver une histoire des postures qui remontait à l'Antiquité. Suétone rappelle que Tibère « orna plusieurs chambres diversement arrangées, de tableaux et de bas-reliefs on ne peut plus lascifs, et y rangea les livres d'Eléphantis afin que nul, dans l'action, ne manquât de modèle pour exécuter la figure requise¹ ». Eléphantis précisément ! Dans *L'Académie des dames*, Tullie, l'initiatrice, relie le grand homme qui a réactivé les postures à la Renaissance – le divin Arétin – à ces débris qui reviennent du vieux monde gréco-romain :

Toutes les inflexions et les contorsions du corps sont autant de postures différentes : on n'en peut point dire précisément le nombre, ni quelle est la plus luxurieuse ; chacun prend conseil de son goût, du lieu, et du temps. Tout le monde n'a pas une même manière d'aimer. [...] Les entretiens paillards, les baisers où la langue a part, courir la bague, enconner, déconner, les attouchements et les diverses situations du corps, sont pour moi des avant-goûts qui me charment, et qui me font trouver le

1. *Vies des douze Césars*, « Tibère », 43. – Forberg, dans son *Manuel d'érotologie classique* (La Musardine, 1996, p. 61-62), note que rien n'était plus « fréquent chez les Romains que d'orner de peintures licencieuses les murs et les plafonds des chambres ». Et il cite Properce (II, vi) : *La main qui, la première, peignit d'obscènes tableaux, / Et dans une chaste maison plaça des sujets honteux, / Souilla les regards ingénus des jeunes filles, / Jadis les maison n'étaient pas bariolées de telles figures.*

plaisir de la décharge mille fois plus doux, que s'il était sans cet assaisonnement. Une belle Grecque, appelée *Éléphantide*, peignit toutes les postures qu'elle sut être en usage de son temps parmi les débauchées. Une autre en avait inventé douze extrêmement luxurieuses pour l'homme et pour la femme. De notre temps, Pierre Arétin, ce divin esprit, en a exposé trente-cinq dans ses Colloques, que Titien et Carrache, ces fameux peintres, ont ensuite tirées et dépeintes d'après nature. Le dernier de ceux qui nous ont laissé quelque chose par écrit est Alexius, surnommé *Cunnilogus*¹ par quelques-uns, à cause des traités qu'il a faits sur cette matière, et appelé par d'autres *Cunnicola*, à raison d'une infinité de postures qu'il n'a point exposées qu'après les avoir lui-même mises en usage².

Forberg a dressé un catalogue assez complet des auteurs de l'Antiquité auxquels on attribue des traités techniques concernant les figures de l'amour : d'après Suidas, c'est Astyanassa, « servante d'Hélène, femme de Ménélas », qui la première imagina diverses manières de faire l'amour. Puis vint Philénis dont le livre pouvait encore se lire au temps de Lucien de Samosate qui interpelle ainsi un cuistre : « Que les dieux te confondent avec ta belle rhétorique ! Où l'aurais-tu apprise si ce n'est dans quelque vieux bouquin, ou dans les livres de Philénis, que tu as toujours entre les mains et qui sont dignes de toi et de ta bouche impure³. » La fortune du livre d'Éléphantis

1. Littéralement, « un savant en termes de cons ». Jean-Pierre Dubost croit discerner, sous cet Alexius Cunnilogus, Pierre Motin (1566-1610), « auteur de nombreux vers érotiques des *Muses gaillardes* et du *Parnasse satyrique*.

2. Ed. citée, p. 225-226.

3. Lucien de Samosate, *L'Apophrade ou le Mauvais Grammairien*, trad. de Bellin de Ballu.

– dont il ne reste que le titre, *Les Figures de Vénus* – semble avoir été extrême car son nom apparaît dans de nombreuses épigrammes et priapées. Suidas cite quelques autres auteurs de ces manuels, dont on ne sait quasiment rien : un certain Paxamus, qui aurait écrit un traité « des douze postures », et même le grammairien Didyme, dont parle Sénèque le Vieux dans la lettre LXXXVIII. Mais il y a aussi toute la poésie érotique : au premier rang, celle des épigrammes de l'*Anthologie grecque* relayée dans le monde latin par les priapées mais aussi par Catulle, Tibulle, Propertius, Juvénal, Martial, Pétrone... et Ovide. N'hésitant pas dans leurs poèmes à se mettre eux-mêmes en scène dans le feu même de l'action, ils renouvellent ainsi, à leur façon, le catalogue des postures plus sèchement exposées dans les manuels classiques. C'est manifestement ce vieux fonds païen qui revient à la Renaissance. Ressaisi par l'Arétin, il sera à sa suite développé – dans une espèce de compulsion de répétition qui le fait proliférer à l'excès – dans la littérature érotique européenne au moins jusqu'au début du XX^e siècle. Il suffit d'un exemple :

*Derrière les portes se manélaient les esclaves phrygiens,
Chaque fois qu'Andromaque montait le cheval d'Hector.*

La posture à peine suggérée par ces deux vers de Martial (X, 105) est non seulement reprise et mise en scène, mais aussi commentée et jugée par Tullie dans *L'Académie des dames* :

TULLIE : Je vais vous en dire une qui aura du rapport à votre inclination ; on l'appelle *le cheval d'Hector*. Couchez-vous tout de votre long, Médor, et tenez votre pique la plus droite que vous pourrez. Octavie, tournez-lui le dos, comme si tu voulais lui montrer tes fesses ; et

t'asseyant sur son ventre, fais entrer ce lingot d'amour dans le cabinet de tes richesses : prends-le à pleine main ; bon, voilà qui est bien.

OCTAVIE : Aide-moi, mon cher Médor, hen ! hen ! hen ! aide, je commence déjà à sentir par tout le corps un plaisir incroyable.

MÉDOR : Je vous aide de toutes mes forces ; et vous, aidez-moi à me soulager par le remuement de vos fesses.

OCTAVIE : Je fais tant que je puis, hen ! hen ! hen ! tant que je puis.

TULLIE : O charmants soupirs ! ô doux gémissements ! Quoi ? vous avez déjà fait tous deux ? C'est trop tôt. Octavie, pourquoi permettre à Médor de déconner si vite ? Il fallait le faire demeurer plus longtemps, afin de le sucer jusqu'à la dernière goutte : souviens-t'en une autre fois¹.

L'image a sans doute frappé, car elle ira se déclinant dans des métaphores qui toutes ont trait au chevauchement, à la monture ou à la cavalcade. Elle est obsédante chez Brantôme qui met en garde contre les grandes et hautes femmes qui « souvent font perdre l'estrieu, voire l'arçon, si l'on n'a bonne tenue ; comme j'ai ouï conter à aucuns cavalcadours qui les ont montées », se faisant gloire « quand elles les font sauter et tomber tout à plat, ainsi que j'en ai ouï parler d'une de cette ville, laquelle, la première fois que son amant coucha avec elle, lui dit franchement : “Embrassez-moi bien, et me liez à vous de bras et de jambes, le mieux que vous pourrez, et tenez-vous bien de tomber. Aussi, d'un côté, ne m'épargnez pas ; je suis assez forte et habile pour soutenir vos coups, tant rudes soient-ils ; et si vous m'épargnez, je ne vous

1. Ed. citée, p. 199-200.

épargnerai point.” C’est pourquoi à beau jeu beau retour. Mais la femme le gagna. » La hantise est si forte qu’elle va jusqu’à contaminer l’univers de l’auteur du *Recueil des dames* : « M. de Bussy voyant une dame veuve, grande, qui continuait toujours le métier d’amour : “Et quoi, dit-il, cette jument va-t-elle encore à l’étalon ?” Cela fut rapporté à la dame, qui lui en voulut mal mortel ; ce que M. de Bussy sut : “Eh bien, dit-il, je sais comment je rhabillerai cela. Dites-lui, je vous prie, que n’ai pas parlé ainsi, mais bien j’ai dit : Cette poudre va-t-elle encore au cheval ? Car je sais bien qu’elle n’est pas mariée de quoi je la tiens pour dame de joie, mais pour vieille ; et lorsqu’elle saura que je l’ai nommée poudre, qui est une jeune cavale, elle se pensera que je l’ai encore en estime d’une jeune dame.” » Elle se remit avec M. de Bussy. « Toutefois, elle avait beau faire, car on la tenait toujours pour une jument vieille et réparée qui, toute surâgée qu’elle était, hannissait encore aux chevaux¹. » La métaphore est ici filée à un tel degré qu’elle fait quasiment basculer la scène dans la métamorphose, promettant l’être à des formes animales.

Si les manuels exposant les techniques sexuelles semblent avoir été perdus à l’aube de l’ère chrétienne ou peu après, ils avaient déjà trouvé, avant même qu’on les rejette ou qu’on les oublie, d’autres moyens pour survivre. A travers la fiction. Sans parler de la poésie latine évoquée plus haut, on peut songer aux fables milésiennes dont on retrouve des canevas chez des auteurs comme Pétrone, Apulée et Lucien. On mesure qu’en régime chrétien le sexe

1. Ed. citée, p. 255 et p. 572-573. On a pratiqué quelques coupures dans le texte sans les signaler afin de ne pas troubler la lecture.

devait obligatoirement se grimer pour installer son discours. Mais il semble néanmoins que le traité technique finit quasiment toujours – en Occident comme en Orient – par se convertir en récit. La posture crée son lieu, installe son décor et donne une psychologie à la chair de ses actants. C'est peut-être d'ailleurs à travers le monde proche-oriental – friand de contes – que les vieilles techniques sexuelles de l'Antiquité ont été conservées. Récits étonnamment épargnés par la censure, c'est probablement la part que l'islam n'a pu détruire de la vieille Arabie heureuse. Certes l'Inde et ses livres érotiques ne sont pas des étrangers pour les gens de Bagdad qui ont probablement puisé dans ce vieux fonds, mais l'inventaire des positions érotiques, cultivé avec une telle insistance dans la littérature arabe, frappe parfois par des coïncidences surprenantes avec la posture évoquée dans une poésie ou un reste ruiné de récit antique. On sait la passion des Arabes pour l'encyclopédisme, qui est une façon de sauver la mémoire du monde. Il n'est dès lors pas étonnant que la plupart des livres érotiques arabes appartiennent à un genre littéraire inclassable ; du moins ne rentrent-ils pas dans les catégories traditionnelles des littératures occidentales. Aussi, pour dresser un catalogue des postures, le récit délègue-t-il quelque vieille ayant l'expérience de la chose – comme la Millière ainsi nommée parce qu'elle a « connu » mille hommes – qui vient délivrer l'enseignement aux plus jeunes ou bien encore, à la cour du prince, défilent dix femmes qui content leur plus belle aventure érotique. Le savoir de la vieille et des belles concubines n'est pas seulement un inventaire, il témoigne d'une expérience car il est livré dans des « racontages ». Mais qu'on ne s'y méprenne pas : procéder ainsi, c'est s'arranger pour installer d'une façon

détournée, au cœur d'une fiction, le dossier des techniques concernant le sexe. Mélange incertain, car susceptible de se réaliser dans les formes les plus diverses, qui combine tout à la fois le vieux genre de la liste, celui du conte et de la fable, mais qui ramasse aussi en passant les vieilles recettes de bonnes femmes et des fragments de traités de médecine probablement récupérés chez Gallien par des médecins persans comme Abou Bakr ar Râzi.

Si, dès le Moyen Age¹, les vieux manuels de techniques sexuelles reviendront en Occident par la fiction, c'est essentiellement l'Arétin qui, reprenant le genre du « dialogue » platonicien, réactivera l'espace du champ érotique. On sait la prodigieuse fortune qu'auront ses *Ragionamenti*, au point qu'une figure érotique deviendra une figure arétine, puis dans un second temps « une arétine ». La posture des vieux catalogues se trouvera alors prise dans une histoire et un décor. Mais, malgré la trame de la fiction, il ne sera pas difficile d'extraire la « liste » ancienne et antique de situations romanesques souvent assez sommaires. Assez vite d'ailleurs, cette liste reviendra à un moment donné du récit sous sa forme la plus explicite chez les imitateurs de l'Arétin – comme pour ponctuer l'action ou bien encore en appendice pour établir en un résumé le formulaire de l'enseignement délivré. Puis, par un curieux retour des choses, les manuels – abandonnant et les guenilles du dialogue et celles de la fiction – finiront par revenir en tant que tels. Leurs titres manifestent qu'ils reprennent l'idée même de

1. Dans les fabliaux mais aussi dans des contes comme *Le Chevalier qui fit parler les cons*, *Le Souhait des vits*, *La Demoiselle qui ne pouvait ouïr parler de foutre*. Voir l'introduction de Patrick Wald Lasowski à *La Science pratique de l'amour*, éd. citée, p. 13 et suiv.

catalogue, se référant le plus souvent à l'Antiquité, âge considéré comme celui des corps heureux : *Les Quarante manières de foutre, Art de foutre en quarante manières ou la Science pratique de l'amour, Travaux d'Hercule ou la Rocamboles de la fouterie*. Michel Foucault n'a peut-être pas mesuré – parce que ces textes n'étaient pas revenus au jour – que « la Chine, le Japon, l'Inde, Rome, les sociétés arabomusulmanes » n'étaient pas les seules civilisations à s'être « dotées d'une *ars erotica*¹ ». L'Occident chrétien, lui aussi, contournant la loi, a cherché par des chemins détournés à livrer un savoir qui n'était sans doute pas aussi secret que le prétend l'auteur de *l'Histoire de la sexualité*. Ainsi le « romanesque » qui avait permis – sans avoir l'air d'y toucher – de passer en revue les postures comme le démontre d'une façon paradigmatique *L'Académie des dames*, ne laisse pas de ré-engendrer, à son tour, le genre d'où il provient, le répertoire de toutes les positions possibles dans lesquelles les corps se peuvent prendre.

Si l'on discerne à peu près ce qui s'est déroulé dans l'aire occidentale et ce qui, essaimé dans le Proche-Orient, est revenu par de mystérieux chemins en Europe, il n'est en revanche pas aussi simple de démêler ce qui s'est passé dans l'Orient extrême. Il semble bien que la charnière entre les deux mondes – l'Occidental et l'Oriental – se situe dans ce pays d'entre-deux (la vieille Perse d'un côté et l'Inde de l'autre) qui fait frontière. Mais toute frontière est aussi un lieu d'échanges. Il n'est peut-être pas fortuit qu'Alexandre, après ses noces orientales, se soit arrêté

1. Michel Foucault, *Histoires de la sexualité*, t. I : « La volonté de savoir », Gallimard, Bibliothèque des histoires, 1976, p. 76.

aux bords de l'Indus. On mesure d'ailleurs que l'aire arabo-persane a gardé la mémoire de livres perdus, comme celui de la Millière dont il a déjà été question¹. Cependant le grand livre indien du code amoureux demeure les *Kâma Sûtra*. On a parfois le sentiment que la vieille civilisation indo-européenne s'est donné un visage à travers deux traités issus d'elle : un, du politique, l'*Arthasâstra* et l'autre, de l'érotique, précisément ces *Kâma Sûtra* qui sont probablement le plus vieux manuel érotique dont le noyau premier n'a cessé d'être enrichi par d'innombrables commentaires. C'est dans ce livre que, pour la première fois, le corps se constitue en sexe. Ou, comme nous dirions avec nos concepts occidentaux, que la sexualité devient – à l'égal du politique – un territoire à inventorier, et donc à codifier. Tous les autres traités concernant le sexe ne feront que reproduire ce modèle, le plus souvent d'une façon insue. Il est vrai qu'il n'est peut-être pas possible de s'y prendre d'une autre façon car il importe, pour créer le champ d'un savoir, de procurer d'abord des techniques. Le catalogue ne fait en somme que mettre en forme les procédures d'un discours capable d'investir une telle matière. Le plaisir est ici pris en compte « mais d'abord et avant tout par rapport à lui-même, il y est à connaître comme plaisir, donc selon son intensité, sa qualité spécifique, sa

1. Mémoires d'une femme hindoue, surnommée al-Alfiyya, ce livre n'est plus aujourd'hui connu que par les emprunts qui lui ont été souvent faits. Bouhdiba (*La Sexualité en Islam*, Quadrige, PUF, p. 175) signale que cet ouvrage contenait des gravures, « chose rare pour l'époque, de nus érotiques illustrant les diverses positions amoureuses ». Voir, dans la même collection aux Editions Philippe Picquier, *Le Bréviaire arabe de l'amour*, chapitre XVIII, « Des postures ou des différentes façons de se rejoindre et de ce qui suscite le désir et éveille les sens », p. 69 et suiv.

durée, ses réverbérations dans le corps et l'âme. Mieux : ce savoir doit être reversé, à mesure, dans la pratique sexuelle elle-même, pour la travailler comme de l'intérieur et amplifier ses effets¹. »

L'extrême Orient – puisque ce dictionnaire se veut une confrontation entre la part occidentale et orientale de l'être humain, comme une mise en miroir de l'un par l'autre – est plus redoutable à « évaluer ». La Chine, au premier chef, dont les travaux de Van Gulik² ont permis de mieux connaître le domaine sexuel. Il serait vain de vouloir tenter ici de les résumer, mais on peut se risquer à une approche de biais : une civilisation qui s'est débarrassée de ses mythes – comme cela s'est produit en Chine – se retrouve avec des restes encombrants, des rites, c'est-à-dire des formulaires. Or on a l'impression, quand on lit la Chine depuis l'Occident, que tous les formulaires ont fini par se conjuguer en un seul, celui du *yin* (principe féminin) et du *yang* (principe mâle). Le fin mot du monde ne serait que le mouvement qui agite ces deux principes, le *tao*. « Les milieux taoïstes avaient mis au point, à partir des notions de *yin* et de *yang*, une théorie et une pratique des relations sexuelles qui produisit certains heureux effets sur le comportement et le bonheur sexuels des Chinois. [...] D'après la théorie en question, le principe *yang* (mâle) est porté à son point extrême de force et de concentration lorsqu'il se trouve en contacts fréquents avec le principe *yin* (féminin). En s'imprégnant de *yin* (c'est-à-dire des sécrétions féminines), l'homme accroît sa réserve *yang* (son sperme), il multiplie son pouvoir, obtient

1. Michel Foucault, ouvr. cité, p. 77.

2. Robert Van Gulik, *La Vie sexuelle dans la Chine ancienne*, Gallimard, Bibliothèque des histoires, 1971.